Document generated on 07/13/2025 9:32 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Sérielles

Jean Morency

Number 48, June–July–August 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21637ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Morency, J. (1992). Sérielles. *Nuit blanche*, (48), 20–21.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

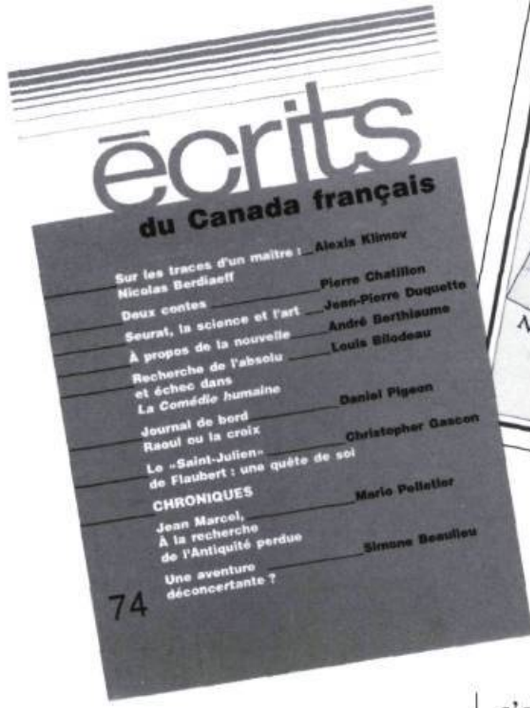
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sérielles

À l'ère du** zapping **télévisuel et de l'insigne magie du lecteur au laser, au moment même où le sentiment de la durée cède peu à peu la place au règne de l'instantané (de** l'instant tanné**), faut-il se surprendre que le genre de la nouvelle, genre baroque s'il en est un, soit en pleine effervescence?



Le nombre impressionnant de revues qui lui sont consacrées démontre avec assez d'éloquence la faveur dont jouit actuellement le récit bref, du moins auprès du public cultivé et de certains marginaux qui, se trouvant peut-être mal à l'aise au sein d'une institution littéraire aux canons esthétiques contraignants, découvrent sans doute dans la nouvelle cet espace de liberté, de disponibilité, de facilité aussi, que rendent rarement accessible le roman ou la poésie, genres exigeants, l'un dans la durée, l'autre dans la profondeur. La nouvelle s'inscrit en effet dans un monde où il n'y a plus ni l'une ni l'autre; elle flotte dans l'air du temps et vient comme cristalliser, en le fractionnant encore un peu plus, le *zeitgeist*[1] éclaté de cette fin de siècle que nous vivons avec une joie presque ineffable. Au rêve (romantique), la nouvelle substitue l'imagination (moderne); à la langueur (qui berce mon cœur), le geste (vite, la fin!); au sentiment du tragique, la légèreté de toutes choses. Cette légèreté n'exclut cependant pas la gravité, qui lui est consubstantielle, comme dans un livre de Milan Kundera. Ce mélange de légèreté et de gravité font que la nouvelle ressemble à un film d'Éric Rohmer. La nouvelle est ainsi l'incarnation de l'esprit français — et québécois.

Prophétie et trinité

Fondés en 1954, les ***Écrits du Canada français***, qui n'étaient pourtant pas destinés au départ à la propagation de la bonne *nouvelle*, ont joué un rôle quasiment prophétique (Saint Jean-Baptiste n'est-il pas le patron des Canadiens français?) dans l'avènement du récit bref, ce *messie* des temps modernes, ne serait-ce que par la quantité — qui n'exclut pas la qualité — des textes qui y ont été publiés au fil des ans. On retrouvera d'ailleurs: dans le numéro 74, deux «contes» de Pierre Chatillon. Mais ce qui frappera surtout à la lecture de ce numéro, c'est un article très bien fait, rédigé par André Berthiaume, qui est consacré à la nouvelle. L'auteur met en lumière la position qu'occupe le récit bref dans la littérature au Québec et esquisse une définition du genre et de la rhétorique qui le soutient, avant d'en faire une lecture sociocritique, suggérant «un lien, sinon une homologie, entre une poétique du fragmentaire, du fugitif, du discontinu et la crise des valeurs, des savoirs, des certitudes qui actuellement secoue toutes les sociétés».

On pourra retrouver, je crois, un écho de cette crise dans le numéro 28 de la revue ***XYZ***, qui regroupe soixante-cinq nouvelles d'une page chacune, écrites par des spécialistes du genre. L'exercice est intéressant et témoigne des voies multiples qui peuvent s'offrir aux écrivains à partir non pas d'un thème, mais d'une contrainte pleinement assumée. Si ***XYZ*** se présente comme ***La revue de la nouvelle***, comme s'il ne pouvait en exister d'autres, la revue ***STOP***, revendique le titre de ***Best-seller de la nouvelle au Québec***. Mais à la guerre comme à la guerre; chaque revue possède ses propres qualités: ***XYZ*** se distingue par la très grande rigueur et le sérieux de sa tenue éditoriale, tandis que ***STOP*** me semble constituer un espace de prédilection pour de jeunes écrivains talentueux, comme Pascale Rafie ou Franck Evrard, qui signent dans le numéro 123 de beaux textes: «Le chevreau» et «Grooms sans ascenseur». J'allais oublier la revue ***Imagine***..., fondée en 1979 par Jean-Marc Gouanvic et consacrée à la science-fiction et aux «littératures de l'imaginaire» (sans spécifier quelles sont les autres...), qui vient compléter ce qu'il faut considérer comme une (sainte) trinité. Au même titre que ***STOP*** et ***XYZ***, ***Imagine***... illustre bien l'explosion du champ littéraire québécois, sorte de catastrophe qui n'augure peut-être rien de bon. Subsiste, pour l'instant du moins, le plaisir, parfois un peu coupable, de lire des périodiques qui sont les témoins de notre propre émiettement.

Le retour du serpent

Je dérogerai maintenant à l'esprit de cette chronique qui se voulait consacrée uniquement aux revues québécoises, pour dire quelques mots d'une revue française, vouée elle aussi aux récits et aux fictions courtes: ***Le serpent à plumes***. Cette revue se présente, de manière fort élégante, sous la forme d'un portefeuille contenant des feuilles mobiles, ce qui illustre encore un peu plus, en la rendant tangible, la nature fragmentaire du genre narratif bref. Le douzième numéro du ***Serpent à plumes***, celui de l'été 1991, est captivant. Il contient entre autres sept textes, écrits par autant d'écrivains scandinaves, qui nous permettent de mesurer l'écart, mais aussi l'étrange ressemblance, entre des traditions littéraires très éloignées. Dans les récits de William Heinesen, de Göran Tunström ou de Lennart Hagerfors, le lecteur québécois se retrouvera comme en terrain de connaissance. Je cite au hasard les premières phrases du récit de Arto Paasilinna: «Nombreux sont ceux, en Finlande, qui rêvent d'abattre un ours. Personnellement, en tout cas, je n'hésiterais pas à tirer si j'en avais un à bonne distance au bout d'un fusil automatique. D'un coup de feu, j'entrerais alors dans le clan immémorial des chasseurs d'ours». Pourquoi ces phrases me parlent-elles autant? Par delà les distances tronquées et le temps rempli de trous, la nouvelle nous renvoie finalement à nous-mêmes. ■

par Jean Morency

1. L'esprit du temps.

Écrits du Canada français, 5754, avenue Déom, Montréal, H3S 2N4 [6,50 $ le numéro; un an (quatre numéros): 25 $].

XYZ, XYZ éditeur, C.P. 5247, Succursale «C», Montréal H2X 3M4 [6 $ le numéro; un an (quatre numéros): 20 $ (étudiant-e: 18 $)].

Stop, C.P. 983, Succ. C, Montréal, H2L 4V2 [7.77$ le numéro; un an (quatre numéros): 25 $].

Imagine..., 3418, rue de la Paix, Sainte-Foy G1X 3W6; pour les abonnements: C.P. 1054, La Pocatière G0R 1Z0 [6 $ le numéro; un an (quatre numéros): 20 $].

Le serpent à plumes, 78, rue du Bac, 75007 Paris [un an (quatre numéros): 250 F (320 F par avion)].